

L'université et la recherche historique dans le canton

Autor(en): **Ruffieux, Roland**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **60 (1992-1993)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-817764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'UNIVERSITÉ ET LA RECHERCHE HISTORIQUE DANS LE CANTON

ROLAND RUFFIEUX

A première vue, le titre, proposé par la Société d'histoire du canton de Fribourg, même en limitant son emprise à l'association de langue française, pourrait sembler exagérément ambitieux, si l'on oubliait la personnalité des acteurs et les circonstances fort diverses dans lesquelles s'est opérée l'évolution générale des relations. On se souviendra pourtant que, dans le cadre du centenaire de l'Université, il s'agit d'émettre une série de réflexions, sur un mode plus narratif que véritablement systématique. Ces réflexions doivent suggérer à un public, plus large que les habitués des auditoriums universitaires, à quoi peut bien servir une discipline telle que l'histoire. Et comment s'établissent, par le truchement d'activités, tantôt professionnelles, tantôt de divertissement, des liens solides entre la Haute Ecole et son environnement social, ici le canton.

Qu'il soit pris comme support administratif d'activités désintéressées ou terreau nourricier, grâce à la pluralité de ses cultures, le canton constitue bien sûr le territoire principal des recherches, qui seront évoquées ici. Il faudra cependant pousser plus loin l'exploration, de nature rétrospective et qui ne peut se référer qu'aux travaux achevés. A noter encore que la relation, évoquée dans le titre de l'exposé, ne concerne pas seulement la manière dont les professeurs en charge de l'histoire, considérée dans la diversité de son découpage académique, ont conduit à l'*Alma Mater* leurs tâches d'enseignants et de chercheurs. Elle touche également, et peut-être plus encore, les modalités qui ont fait du passé cantonal un champ familier d'investigations, un objet historique prioritaire et, partant, un élément de leur œuvre. A dessein, je renonce à employer des néologismes à la mode, tels que «territoire» ou «atelier» afin de mieux suggérer que cette exploration ou, si l'on préfère, de telles pratiques historiennes ont revêtu des degrés divers d'achèvement et même de qualité.

Examiner les deux aspects qui viennent d'être évoqués - d'une part, l'inventaire des lieux de production, où se nouent les liens de la mémoire collective; d'autre part, une rationalisation du passé comme mode de production scientifique - est indispensable si l'on entend placer le thème proposé dans un éclairage adéquat. Cela complique pourtant, et de façon singulière, la tâche du conférencier en le forçant à dépasser le niveau d'une démarche historiographique pour aborder les problèmes d'une identité

cantonale qui serait le produit élaboré d'une mémoire collective construite à partir des perceptions rationnelles ou des passions diffuses de la communauté fribourgeoise.

On voit dès lors se multiplier des questions aussi suggestives que difficiles à résoudre; en voici une liste destinée à piquer la curiosité, plus qu'à la satisfaire. Une perception complexe du passé cantonal existait-elle déjà au terme du premier demi-siècle d'existence (1841-1891) de notre Société, quand fut fondée l'Université? Quelle est la part que celle-ci a prise dans l'élargissement certain de la connaissance historique au cours du siècle qui s'achève? A quel rythme cette connaissance a-t-elle progressé sur le plan général et dans chacun de ses domaines? Quel est le poids respectif dans cet élargissement, de l'histoire cantonale, de l'histoire nationale et de l'histoire générale? En termes plus savants, les progrès ont-ils été, dans les débuts, le fait des «historiens du dimanche» et, pour le siècle qui suit, l'affaire des «historiens professionnels»? Ou bien encore est-on passé d'une école à l'autre, d'une érudition de cabinet à une science sociale plus formalisée? Quelle est d'abord la contribution des sciences auxiliaires de la tradition classique et, par la suite, la part d'une interdisciplinarité devenue le lot de la connaissance scientifique ?

I. EN GUISE DE PRÉAMBULE

Une conférence - vous vous en doutez - ne peut consister à multiplier les questions ou les hypothèses, si séduisantes soient-elles, sans en vérifier quelques-unes ou, du moins, sans indiquer comment procéder. Je vous propose donc une progression éclectique. Dans un premier temps, il faudra se demander, brièvement et de façon quelque peu provocante, si les caractères fondamentaux de l'*Alma Mater* friburgensis ont déterminé les pratiques des historiens et jusqu'à quel degré.

Puis, l'évolution du genre sera résumée sous les espèces d'une dizaine de postulats exprimant ce qu'a été l'histoire à l'Université de Fribourg durant le premier siècle de son existence, ce qu'elle aurait voulu être et ce qu'elle a apporté à la connaissance du canton et de ses habitants. Une troisième partie, plus esquissée que développée de façon exhaustive, s'efforcera de dresser un bilan. Bilan forcément sommaire et incomplet, car les préoccupations qui s'y expriment sont moins de souligner des aboutissements, qui vous sont connus, que d'indiquer les perspectives amorcées et les développements en cours. Sur les trois points choisis pour appuyer une réflexion forcément lacunaire, votre indulgence m'est indispensable.

*

* *

Pendant le demi-siècle qui précède la fondation de l'Université, l'historiographie fribourgeoise reste celle d'une «arrière-province». Certes, avec d'autres régions de la Suisse, le canton offre un terrain à des événements significatifs - la seconde capitulation de Fribourg, l'arrivée du chemin de fer, les vicissitudes du développement économique. Il est le lieu d'attache de mouvements de portée européenne, telles les activités de l'*Union de Fribourg* pendant les années 1880. Comme Fribourg n'abrite toujours pas d'institution permanente qui ressemble à une académie de belles-lettres, c'est à l'unique Société d'Histoire existant alors que revient la tâche de stimuler les disciples de Clio. Quelques-uns ont laissé un nom - le chanoine Fontaine, J.-N. E. Berchtold, A. Daguet que Philippe Godet qualifiait de «Vieux Suisse» - et, la plupart, une œuvre, généralement destinée à retracer le passé du canton.

Selon Alfred Berchtold, qui a ausculté la littérature romande - plus largement la vie de l'esprit en Suisse romande au cap du XX^e siècle - les traits essentiels de la «présence catholique» dans ces régions tiennent à leur caractère rural prononcé. Egalement au fait que «les évêchés ont précédé les cantons» et que l'historiographie, même si elle s'est voulue profane, a été fortement influencée par les thèmes et une sensibilité dépendant de la vie religieuse. Une exception: le mouvement de l'*Emulation* qui, dans les années 1830, à Fribourg, exprime une tentative de «renaissance nationale» où l'histoire exerce une fonction éducatrice.

La période qui suit la crise du Sonderbund et précède la fondation de l'Université marque l'historiographie fribourgeoise par deux autres influences. La première l'a rattachée au catholicisme international qui s'est penché sur les «malheurs» de Fribourg et y a vu un exemple caractéristique des souffrances d'une minorité opprimée, une Irlande ou une Pologne en réduction. La seconde fait que Fribourg tourne résolument le dos à un Etat fédéral construit, à ses débuts, contre la communauté catholique. Aussi voit-on s'y développer une problématique de «contre-culture» autant que de «sub-culture».

Au terme des années 1880, la fondation de la Haute Ecole élargit donc considérablement les perspectives de l'historiographie fribourgeoise. Mais l'horizon de celle-ci reste limité, en dépit des liens que les intellectuels ou les hommes de pouvoir ont pu nouer avec l'Europe et la Suisse, à partir des bords de la Sarine. Quant aux influences que peuvent exercer sur cette historiographie les caractères que ses fondateurs assignent à l'*Alma Mater*, elles ne sont pas aussi faciles à déchiffrer que le laissera entendre la reconstruction ultérieure de «la mission de Fribourg».

En effet, G. Python ne croit pas que le caractère catholique de l'Université gêne son insertion dans un Etat fédéral qui se veut indifférent en matière religieuse, sinon laïc militant sur les matières qui ont fait l'objet des «articles d'exception». Par ailleurs, les enseignants, quand ils sont originaires des grands Etats européens centralisés qui se sont assigné une mission culturelle ou civilisatrice dépassant leurs frontières, ne peu-

vent considérer comme une limite à leur tâche l'existence d'un statut d'établissement cantonal. Ils justifient donc leur présence plutôt par un acte de délégation de leur patrie, d'entente avec les pouvoirs locaux du pays d'accueil.

On admettra donc aisément qu'une certaine division du travail se soit établie entre les enseignants suisses et les professeurs étrangers pour la recherche scientifique au lieu de travail. Les premiers se considèrent responsables en priorité de l'étude des phénomènes locaux, tels que peuvent les saisir alors des sciences humaines, en voie de renouvellement à partir du XX^e siècle. Les seconds ont été beaucoup plus libres dans leurs choix: ils poursuivent les recherches commencées, avant leur installation à Fribourg: parfois ils infléchissent en rapport avec les ressources archivistiques locales; ou se tournent vers des thèmes plus généraux.

II. DIX POSTULATS POUR UNE MISE EN ÉVIDENCE

Cent ans d'université, un siècle d'histoire, un siècle aussi de bouleversements profonds dans le monde, en Suisse et dans le canton: deux guerres mondiales, la remise en cause des rapports internationaux, des progrès techniques inouïs, des changements profonds dans les mentalités: telle est la ligne générale de l'évolution. Comment les historiens du cru ont-ils réagi à tout cela? qu'en ont-ils tiré au niveau d'un canton suisse de moyenne importance? quel rôle a joué le cadre régional? Reprenons les choses sous la forme de postulats, d'approximations qui permettront à un auditoire, appartenant à plusieurs générations et à des milieux différents, de s'y reconnaître.

Dix propositions ont été retenues, qui se répartissent en quatre groupes. Le premier groupe de trois tient plutôt aux origines de l'Université et reflète la transition initiale. Il évoque quelques conditions de départ pour autant qu'elles ont gardé une influence: quelle a été la place de l'histoire dans la Haute Ecole, quelles formes son enseignement y a prises. Un second bloc, également de trois unités, concerne le réseau des relations qu'ont créées et entretenues les générations d'historiens jusqu'à maintenant. Car les rapports avec l'environnement local ne se comprennent pas sans comparaison avec des relations plus extérieures. Ceux-ci se reflètent d'ailleurs dans l'associationnisme scientifique caractérisant tous les cantons suisses, non seulement Fribourg.

Les quatre dernières propositions se répartissent en deux paires. La première concerne les pratiques du métier et les centres de gravité tels qu'on peut les percevoir de part et d'autre de la fin des années 1970: c'est un premier bilan de recherches. Enfin, une seconde paire de considérations, en même temps finales, se voudraient plus prospectives. Elles traitent d'une part des nouvelles orientations de recherche et, de l'autre, des tentatives de synthèse. Cette suite d'approximations devrait inspirer l'idée d'une cohérence, d'un développement en forme de progrès.

Revenons au point de départ pour énoncer les trois premiers postulats: l'histoire est un secteur originaire, important de la nouvelle Université; elle se manifeste comme une discipline transfacultaire; sa situation reflète un clivage culturel propre au canton. En 1889, l'accent est mis sur l'histoire - comme sur d'autres disciplines jugées importantes par les fondateurs - afin de surmonter le handicap que représente pour le catholicisme le rapport entre foi et science aux yeux de ses adversaires. Si les langues et littératures obtiennent une douzaine de chaires, les sciences historiques sont réparties dans une dizaine de subdivisions administratives. Celles-ci sont assumées, il est vrai, par cinq professeurs seulement, qui amorcent presque tous une longue carrière.

L'histoire constitue donc un pilier important de la Faculté des lettres et de philosophie. Elle le restera, même si le plan de développement, qui apparaît à la fin des années 1960, ne la favorisera pas autant qu'on l'aurait désiré. Alors que l'histoire nationale et l'histoire générale représentent des enseignements de base caractérisés par la continuité, l'enseignement fondé sur les périodes connaît certaines vicissitudes, tel celui de l'histoire moderne.

On relèvera - c'est le deuxième postulat - que les sciences historiques ont un statut transfacultaire, c'est-à-dire qu'elles se retrouvent dans plusieurs Facultés. A la Faculté de théologie, plusieurs enseignements sont placés sous leur signe, particulièrement les deux portant sur l'histoire de l'Eglise. La Faculté de droit et des sciences économiques et sociales compte également une chaire d'histoire des doctrines et des faits économiques. De cette présence dans plusieurs Facultés, la recherche historique, au sens cantonal du terme, a bénéficié épisodiquement; ainsi, grâce aux travaux d'un Gariel sur la centralisation en Suisse ou d'un J. Valarché sur les physocrates et l'enseignement social de l'Eglise.

Troisième postulat, peut-être le plus important, en tout cas le plus fécond pour la différenciation nécessaire de la recherche en histoire: l'existence de deux communautés culturelles. Après avoir été le premier canton à présenter cette caractéristique, Fribourg a évolué en maintenant ce pluralisme culturel, sinon en l'accentuant, par exemple par un dédoublement des activités dans les sciences dites morales. Certes, l'importance de l'humanisme et la place occupée par la culture religieuse ont masqué longtemps cette dichotomie. La fondation de l'Université l'a mise en évidence en attribuant les chaires d'histoire à des cultures différentes, peut-être plus par le choix des personnes que par la volonté de privilégier une science nationale par rapport aux autres. Aussi s'est consolidée la frontière intérieure, caractérisée désormais par la culture et par la science. Aux origines de l'Université, il y a un seul professeur d'histoire francophone face à une majorité de germanophones. La relation se maintiendra, modifiée cependant par la distribution des enseignements d'histoire dans les autres Facultés. Ce clivage initial, qui tient à la longévité des premiers détenteurs de chaires, ne sera modifié que de manière progressive.

Il explique les caractéristiques des trois postulats suivants concernant les réseaux de rapports noués vers l'extérieur. Dans le groupe des premiers professeurs d'histoire, trois sont Suisses alémaniques, deux Allemands et le dernier Fribourgeois. Pour les germanophones, les relations scientifiques s'établissent naturellement avec les zones catholiques de leur patrie cantonale ou nationale, alors que l'abbé Gremaud se rattache à la Suisse romande catholique également, ce qui détermine le recrutement de ses étudiants.

Quant au quatrième postulat, qui rattache les professeurs aux institutions culturelles du canton, il n'est pas déterminé par la frontière définie plus haut. L'accès aux Archives et à la BCU leur est commun, quand bien même la direction de ces établissements suggère que le rôle dirigeant est ici assumé par des francophones avec un souci réel de soutenir la pluralité des cultures.

La frontière intérieure redevient significative pour les sociétés savantes et leurs publications respectives. Le phénomène est toutefois banal, si l'on songe aux cantons du Valais et de Berne, également situés sur la frontière des langues. Quand l'Université est fondée, la Société d'histoire du canton de Fribourg est déjà vieille de plus d'un demi-siècle et ses publications se sont faites surtout en langue française. Pour l'essor des associations sur le territoire cantonal, trois dates sont importantes: 1894, qui voit la fondation du «Deutsches Geschichtsforschendes Verein» et de ses «Geschichtsblätter»; 1907, où fut créée la «Vereinigung für schweizerische Kirchengeschichte» avec sa revue; enfin en 1916, la création des «Annales fribourgeoises» qui viennent compléter les «Archives» déjà publiées par la Société francophone.

Une analyse exhaustive de ces séries de publications, dont la continuité a été assurée jusqu'à ce jour, permettrait de mesurer leur importance pour la recherche historique: il ne saurait en être question ce soir. Disons qu'elles ont fondé la coopération entre les professionnels et les amateurs de l'histoire, qu'elles ont accueilli nombre de travaux académiques - œuvres professorales, thèses, mémoires de licence. Une analyse de leurs tables des matières ou répertoires révélerait que s'y retrouve l'essentiel de la production historique sur le canton.

Les deux caractéristiques suivantes tiennent à l'existence d'une science historique catholique, thème complexe s'il en est, et qui mériterait, à lui seul, l'ensemble de l'exposé. Formulons la septième proposition sur un plan plutôt national et de façon quasi professionnelle. Il existe une corporation d'historiens catholiques, qui s'est manifestée plus vigoureusement en Suisse alémanique qu'en Suisse romande, où les clercs ont eu leur place dans les sociétés d'histoire. La part de l'histoire religieuse dans la production générale est également plus forte outre-Sarine en relation avec l'attrait exercé par le titre de docteur. En terre romande, la présence d'ecclésiastiques dans le cursus d'études historiques ne les éloigne pas nécessairement de l'histoire profane et

leur voie est celle de la licence, comme les autres étudiants. Ces caractères différents de la corporation historique ne se retrouvent pas quand on évoque l'image du catholicisme dans l'historiographie des milieux qui s'y rattachent à Fribourg et dans les autres cantons catholiques, ce qui est la huitième proposition.

Jusqu'à une période récente, cette image avait certainement des caractères très homogènes, qu'elle soit fixée sur la grande période tridentine ou sur celle qui a suivi le Concile de Vatican I. Déterminée à Fribourg par la vision de maîtres tels que Schnürer, Castella, Vasella ou Bäsch, elle donnait l'impression d'une réalité solide, peu encline au changement et imprégnant fortement l'ordre temporel. Cela ressort de plusieurs thèses importantes, produites pendant la première moitié du XX^e siècle. La nouvelle image de l'Eglise post-conciliaire, qui a imposé aux deux professeurs traitant de la période récente une approche plus sociologique et psychologique, marque certainement une césure par rapport à la période précédente.

La neuvième proposition concerne la contribution à ce que les spécialistes de l'évolution des genres historiques ont appelé «l'histoire synthétique». Un survol, même rapide, d'un siècle d'historiographie d'origine universitaire à Fribourg réserve quelques sujets d'étonnement. Les enseignants fribourgeois n'ont pas été invités à participer aux grandes entreprises de synthèse étrangère ou suisse (ainsi, *l'Histoire de la Suisse* préparée dans les années 1930 sous l'impulsion d'un éditeur alémanique). Ils ont cependant contribué à développer le genre par des projets personnels souvent dynamisés par des éditeurs importants. «*Kirche und Kultur im Mittelalter*» de G. Schnürer, a été traduite en français par son collègue Castella; *l'Histoire des Papes* de ce dernier ou *l'Histoire de l'Eglise* dont la préparation réunit presque tous les professeurs francophones pratiquant la discipline à Fribourg; enfin la synthèse très personnelle que G. de Reynold consacre à *La Formation de l'Europe*.

Il existe toutefois une démonstration, plus accessible, touchant l'histoire synthétique et en même temps en rapport étroit avec le canton. Il s'agit, vous l'aurez deviné, de la préparation d'une «Histoire du canton de Fribourg». On l'a vu, le genre existe à Fribourg avant la fondation de l'Université et l'*Alma Mater* paraît s'en être désintéressée en tant que telle. C'est plutôt au titre d'historiographe de la «République chrétienne» que G. Castella prépare entre 1916 et 1922 - date de sa parution - son Histoire du canton, publiée par les éditeurs qui ont fondé les *Annales fribourgeoises*.

Oeuvre d'un seul auteur, l'ouvrage cherche à intégrer les résultats des travaux qui l'ont précédé et son lecteur ne peut oublier que l'histoire appartient aussi aux genres littéraires. Castella pose également au passé cantonal nombre de bonnes questions, révélant ainsi que son bilan historiographique, définitif sur peu de points, ouvre de nombreuses perspectives aux chercheurs à venir.

Sans que son auteur ait pu le savoir, *l'Histoire du canton de Fribourg* marquait la dernière tentative du genre. Désormais, l'histoire synthétique devenait une tâche col-

lective, ne serait-ce qu'en raison des progrès rapides de la spécialisation et du caractère polyphonique de la production en relevant, chez des éditeurs d'ailleurs d'esprit différent.

Il faudra donc attendre encore une soixantaine d'années pour voir paraître, en 1981, une nouvelle *Histoire du canton de Fribourg*. Elle a été mise en chantier une dizaine d'années plus tôt sous une double contrainte: la plus terre-à-terre est la volonté de marquer fortement le demi-millénaire d'existence de «Fribourg, canton suisse»; une ambition plus haute incite les promoteurs, qui sont collectifs - les deux Sociétés d'histoire - et individuels - on retrouve plusieurs professeurs de l'Université parmi les auteurs - à placer le passé de Fribourg sous le signe de la «nouvelle histoire». Il s'agit d'en rendre possible une «autre lecture» ou même de tirer le passé de son silence en traitant des aspects que l'ancienne histoire ne jugeait pas intéressants.

Une telle volonté se rattache étroitement à la dixième - et dernière - proposition de mon exposé. Elle tient dans l'affirmation que l'historiographie fribourgeoise, sous sa forme universitaire presque exclusivement, s'est montrée capable d'explorer, puis d'annexer de nouveaux domaines, cela sans désespérer. A cet égard, la pratique sous l'ancienne forme du genre avait déjà été très active. Au cours des années, l'éventail des thèmes, la palette des méthodes se sont considérablement élargis pour aboutir à la coexistence, sur le plan universitaire surtout mais pas seulement, d'une ancienne «nouvelle histoire», d'une «nouvelle nouvelle histoire» ainsi que de survivances de pratiques plus traditionnelles.

*

* *

C'est plutôt devant les fichiers de la Bibliothèque cantonale et universitaire ou à l'aide d'un écran vidéo qu'il faudrait aborder la troisième partie de cet exposé. Il s'agit, en effet, de dresser un bilan de ce mouvement séculaire en mesurant la production qui en est sortie. On pourrait également feuilleter le catalogue des Editions universitaires, sans oublier ce qui a paru ailleurs, y compris à l'étranger. L'abondance et la diversité de cette production historique sont impressionnantes; et, si l'on cherche à l'appréhender dans toutes ses dimensions, véritablement insaisissable. Dans les six collections historiques publiées par les Editions universitaires, on recense plus de cent vingt ouvrages auxquels il convient d'ajouter ceux accueillis par d'autres collections. N'oublions pas les autres éditeurs qui ont contribué à faire connaître et diffuser cette production historique d'origine académique. Et pas non plus les élans de renouveau, voire les disputes d'écoles qui se manifestent en Suisse et à l'étranger.

Vous le savez, on ne parle bien que de ce que l'on connaît avec précision. Sans tomber dans l'autosatisfaction, je voudrais évoquer brièvement les travaux acadé-

miques - thèses et mémoires - que j'ai dirigés au cours de trente ans d'une carrière professorale mise également au service de la recherche. Durant les vingt-cinq premières années, les quelque cent cinquante travaux achevés à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine font apparaître une distribution géographique qui favorise d'une part les thèmes extérieurs à la Suisse et, de l'autre, les sujets relevant d'un canton: Fribourg, Tessin, également Valais et Jura. Pour les thèmes, la préférence est allée à l'histoire politique avec une concentration qui a débouché sur trois entreprises collectives et autant d'ouvrages: *Le mouvement chrétien social en Suisse romande*, *La Suisse de l'entre-deux-guerres*, «*La Liberté*» dans son premier siècle. Mais le cadre cantonal a été, tour à tour, transgressé, ou respecté, par une série de travaux sur la démographie rétrospective, les relations entre société et religion, l'émancipation du tiers monde. Les quelque quatre-vingt-dix mémoires préparés au cours des années 1980 ont permis d'élargir les perspectives et même de tracer de nouvelles avenues: l'école fribourgeoise du XIX^e siècle a été revisitée, des entreprises industrielles ont été placées sous la loupe ainsi que des institutions sociales. L'approche du centenaire de l'Université a même suscité un mouvement d'intérêt pour l'analyse de son rayonnement culturel ou des enjeux politiques dont elle était l'objet.

L'historiographie, et même la philosophie de l'histoire, sont redevenues à la mode sans évincer pour autant d'autres pratiques dont la panoplie instrumentale ne cesse de s'élargir. Dans un essai récent, un éminent spécialiste, O. C. Carbonnel, découpait pour la France les deux siècles qui s'achèvent en trois périodes qu'il caractérisait de la façon suivante: l'âge des fondateurs et des grandes interprétations de type synthétique, le temps des anatomistes contemporains du positivisme et les éclairages imprévus ménagés par les nouveaux historiens. En réduisant le parcours et le terrain à des dimensions plus modestes, je serais tenté de trouver des analogies avec l'évolution des études et recherches en histoire à l'Université de Fribourg, à condition d'y ajouter l'existence d'un décalage évident dans l'avancée d'ordre scientifique. Le parallèle est moins tentant par une comparaison portant sur les trois phases qu'en raison d'une remarque par laquelle Carbonnel a souligné tout ce que l'historiographie française devait aux auteurs étrangers, même quand ses maîtres à penser étaient tentés de privilégier l'optique nationale. Toutes proportions gardées, car l'Université de Fribourg, et ses moyens, et le canton qui l'abrite ne peuvent se comparer vraiment à un grand pays, l'évolution des études historiques y a connu des avancées rapides suivies d'arrêts, des phases de repliement auxquelles ont succédé des ouvertures assez larges, en bref une diversité qui ressemble finalement à la vie.